

comme aux pauvres, mais il n'y a là rien de vraiment sérieux. Fidèle à l'esprit des Saturnales, Lucien donne libre cours à sa verve farcesque. Il s'amuse à imaginer des mésaventures dont les nantis pourraient être victimes : si les chiens dévorait leurs saucisses, si les volailles toutes plumées s'envolaient de leur table, si leurs mignons devenaient soudain chauves au moment de les servir, comme ce serait drôle ! Si les Saturnales sont bien l'avènement provisoire du monde à l'envers, Lucien en profite pour ouvrir la voie au burlesque et au fantastique. Le satiriste s'efface alors devant l'écrivain, qui invente des épisodes extravagants où s'exprime toute sa fantaisie.

A. B.

61

LES FÊTES DE CRONOS

Les Fêtes de Cronos sont une œuvre de divertissement autour de la fête des Saturnales, célébrée en décembre en l'honneur du dieu que les Romains nomment Saturne, mais que Lucien appelle de son nom grec, Cronos. Pendant quelques jours, la hiérarchie sociale et ses barrières étaient censées disparaître, il n'y avait plus ni maître, ni esclaves, ni riches, ni pauvres. Mais un pareil bouleversement, même festif, même provisoire, appelait certaines règles. Elles sont le sujet de ce texte composite. Il commence par un dialogue entre Cronos et son prêtre, qui n'est autre, en réalité, que Lucien lui-même (1-9). Celui-ci devient ensuite, sous le nom évocateur de Cronosolon, le législateur de la fête (10-18). Lucien termine sur une série de lettres : un pauvre écrit à Cronos (19-24), qui lui répond (25-30), avant de s'adresser aux riches (31-35), qui, à leur tour, lui répondent (36-39).

À cette multiplicité de formes fait écho la diversité des thèmes abordés. Lucien consacre le dialogue initial à mettre en scène un Cronos qui n'a de pouvoir que pendant ses fêtes, un dieu d'opérette sympathique et bienveillant, qui prend soin de réfuter sa légende sanglante telle qu'Hésiode l'a relatée. À la satire des histoires racontées par les poètes succède la comédie d'une épiphanie de Cronos, qui dicte à Cronosolon les lois que celui-ci proclame à l'intention de tous les protagonistes de la fête. Cette législation enjouée instaure définitivement le climat de gaieté et de plaisanterie qui préside à toute la fin du texte. Les pauvres se plaignent des riches, ces derniers tentent de se justifier, mais leur avidité, leur grossièreté et leur aveuglement sont critiqués et leur malheur réel dévoilé par un Lucien qu'inspirent les topiques de la philosophie et de la diatribe cyniques. Cronos distribue approbations, blâmes et avertissements aux riches

I

LE PRÊTRE

Ô Cronos, puisque tu parais tenir l'empire du monde, au moins aujourd'hui, que c'est à toi que nous avons sacrifié et que nous l'avons fait sous d'heureux auspices, qu'est-ce que je pourrais au juste demander à ta libéralité pendant ce sacrifice ?

CRONOS — C'est à toi de voir ce que tu peux souhaiter, à moins qu'outre la royauté, tu ne m'attribues encore la science du devin et la connaissance de tes désirs préférés. Pour moi, je ne te refuserai rien, pourvu que tu souhaites des choses en mon pouvoir.

LE PRÊTRE. — C'est tout vu depuis longtemps. Les biens que j'ai à te demander sont ces biens communs auxquels on songe tout de suite : les richesses, des monceaux d'or, des propriétés à la campagne, beaucoup d'esclaves, des habits brodés et moelleux, de l'argent, de l'ivoire et tout ce qu'il y a de précieux au monde. Fais-moi donc présent de ces biens, excellent Cronos, pour que moi aussi, je recueille quelque fruit de la souveraineté et que je ne sois pas le seul exclu de ces avantages pendant toute ma vie.

CRONOS. — Tu vois ; tu ne me demandes pas des choses qui soient en mon pouvoir ; car ce n'est pas à moi qu'il appartient de distribuer ces biens. Ne te fâche donc pas, si tu ne les obtiens pas. Demande-les à Zeus, quand le pouvoir lui reviendra, ce qui ne tardera pas. Pour moi, je ne reçois la souveraineté qu'à titre temporaire. Ma royauté ne dure en tout que sept jours. Passé ce terme, je redeviens aussitôt un simple particulier, un homme du peuple. Dans ces sept jours, il ne m'est pas permis de m'occuper d'aucune affaire sérieuse ou publique. Boire, m'enivrer,